ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE TOULOUSE

Année 1949 N° 44

" J'AI CONNU LE DOCTEUR VLIMMEN... "

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT VETERINAIRE

(Diplôme d'Etat)

présentée et soutenue publiquement en juin 1949

devant la Faculté mixte de Médecine et de Pharmacie de Toulouse

PAR

HENRY CALVET

né le 6 avril 1924, à Saint-Hippolyte (Aveyron)

JURY

Président : M. SENDRAIL, professeur à la Faculté de Médecine.

Assesseurs : M. DARRASPEN, professeur à l'Ecole Vétérinaire.

M. LASSERRE, professeur à l'Ecole Vétérinaire.

Imprimerie GEORGES SUBERVIE,
21, rue de l'Embergue, 21,
RODEZ
1949

" J'AI CONNU LE DOCTEUR VLIMMEN...."

ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE TOULOUSE

Année 1949 N° 44

" J'AI CONNU LE DOCTEUR VLIMMEN... "

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT VETERINAIRE

(Diplôme d'Etat)

présentée et soutenue publiquement en juin 1949

devant la Faculté mixte de Médecine et de Pharmacie de Toulouse

PAR

HENRY CALVET

né le 6 avril 1924, à Saint-Hippolyte (Aveyron)

JURY

Président : M. SENDRAIL, professeur à la Faculté de Médecine.

Assesseurs : M. DARRASPEN, professeur à l'Ecole Vétérinaire.

M. LASSERRE, professeur à l'Ecole Vétérinaire.

Imprimerie GEORGES SUBERVIE,
21, rue de l'Embergue, 21,
RODEZ
1949

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE

ECOLE NATIONALE VETERINAIRE DE TOULOUSE

PERSONNEL ENSEIGNANT

	MM. :
Directeurs honoraires	CUILLE
	MARTIN
Professeur honoraire	LECLAINCHE
Directeur	PONS

PROFESSEURS

Chimie et Pharmacie	GODFRAIN
Anatomie	FLORENTIN
Physiologie	BRUNAUD
Anatomie pathologique. — Inspection des viandes	LOMBARD
Parasitologie	BRIZARD
Médecine	DARRASPEN
Chirurgie	LASSERRE
Pathologie du Bétail	BERTHELON
Maladies microbiennes	SAURAT
Zootechnie	PONS

AGREGES

Anatomie	BENOIT
Médecine	FLORIO
Chirurgie	PUGET
Zootechnie	LADRAT

CHEFS DE TRAVAUX

Pathologie du Bétail	TOURNUT

ASSISTANTS

Pathologie du Bétail et Maladies Microbiennes.	LAUTIE
Médecine et Parasitologie	EMANGEARD

COURS COMPLEMENTAIRE

Pisciculture et maladies des poissons	SECONDAT

La Faculté et l'Ecole déclarent n'être pas responsables des opinions émises par les candidats (délibération de la Faculté en date du 10 mai 1891 et du conseil de l'Ecole en date du 13 juin 1924).

UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

A LA MEMOIRE DE MON PERE

A MA MERE

Faible témoignage de mon affection et de ma reconnaissance.

A MA FEMME

Pour l'aide précieuse qu'elle m'apporta.

A MON FILS ET A MA FILLE

Dont les balbutiements ont accompagné mes études.

A MA SŒUR ET A MON BEAU-FRERE

DOCTEUR VETERINAIRE Pierre MERMET,

Dont la fraternelle assistance guida mes premiers pas dans notre profession.

A MON AMI,

LE DOCTEUR VETERINAIRE Maurice BARDOULAT,

Qui me suggéra le sujet et nous fournit souvent la matière de cette thèse.

A TOUTE MA FAMILLE ET A TOUS MES AMIS

A NOTRE JURY DE THESE

A MONSIEUR LE PROFESSEUR SENDRAIL

Professeur de Pathologie Générale
à la Faculté de Médecine de Toulouse.

Pour le grand honneur qu'il nous a fait en acceptant la présidence de notre thèse.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR DARRASPEN,

professeur de pathologie médicale
à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse.
Chevalier de la Légion d'Honneur.

Dont l'esprit si compréhensif facilite grandement nos études.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LASSERRE,

professeur de pathologie chirurgicale,
à l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse.
Chevalier de la Légion d'Honneur.

Qui nous apprit, à son exemple que pour soulager nos patients il faut les aimer.

PROLOGUE

Au frontispice de cette thèse nous ne saurions déguiser l'inquiétude qui nous accable à la pensée de devoir affronter notre jury les mains presque vides. Nous souhaiterions pouvoir déposer à ses pieds un lourd bagage d'observations, de preuves, d'expériences sincères, fruits patients de notre scolarité. Nous sentons très bien que pareille lacune ne saurait disposer en notre faveur. D'autre part, quatre années d'école n'ont pu s'écouler sans nous faire apprécier le calme réconfort qu'apporte un sujet scientifique, corseté d'un plan rigoureux, qui, gravissant sans à coups, l'échelle des faits, atteint l'hypothèse source de connaissance. Ce plan, ces observations, ces expériences, en un mot, tout ce qui pourrait étayer notre confiance, nous font aujourd'hui défaut. Seul, le faible espoir de servir notre profession dans la mesure de nos moyens nous a soutenu dans notre tâche.

C'est, cependant, en quelque sorte une observation clinique que nous présentons ici.

Chapitre I

COMMENT J'AI CONNU LE DOCTEUR VLIMMEN

Le titre de notre thèse : « J'ai connu le Docteur Vlimmen... », constitue une légère imposture. Il s'agit, en effet, d'une affirmation toute gratuite car, n'ayant jamais porté nos pas hors de France, nous n'avons jamais tenu commerce avec le docteur hollandais dont Roothaert nous fait vivre les mésaventures. Seule, la renommée qu'il a acquise, tout au moins dans le cercle vétérinaire, nous a fait placer sous son nom les quelques pages qui vont suivre.

Laissons-le donc continuer sa tournée et se débattre au milieu des servitudes et des superstitions qui semblent encore habiter un pays aux si larges horizons. C'est un vétérinaire de chez nous qui va fournir la matière à notre travail.

Nous ne retracerons pas les nombreux incidents de sa vie privée et professionnelle ; nous nous contenterons de rapporter quelques propos de notre nouvel héros, propos assez caractéristiques, parfois quelque peu scandaleux et qui nous ont paru pouvoir, dans une certaine mesure, caractériser un état d'esprit de notre profession. Des nombreuses heures passées à ses côtés, nous tâcherons d'extraire, de classer les éléments capables de nous faire mieux connaître l'homme au sein de la profession vétérinaire, cet « homme aux bêtes » qui enlumine si bien la couverture d'un de nos journaux.

Vous faire son portrait dépasserait notre intention,

d'ailleurs rien ne permet de le distinguer de ses concitoyens, si ce n'est la force tranquille que l'air pur et le contact quotidien avec les spectacles de la nature, ont imprimée à la physionomie et plus sûrement encore, l'effluve composite et tenace qu'il laisse derrière lui et où s'amalgament le parfum des foins et l'odeur des étables.

Nous avons fait sa connaissance il y a déjà cinq années. Nous venions de forcer les portes de l'Ecole Vétérinaire et notre joie du succès commençait à s'émousser au contact des dures réalités que constituent les diverses chimies de la première année. Notre enthousiasme butait chaque jour sur de longues formules développées et de temps en temps naissait le doute et l'incertitude. Quel métier serait le nôtre qui nécessite tant de mémoire et tant de connaissances ? C'est alors que nous lui fûmes présenté.

Dès le premier jour, il nous parla de ses clients, de sa petite ville, de sa famille, de ses animaux. Il nous entretint plus tard de ses souvenirs d'école, de ses relations avec ses confrères, de la religion, de la littérature, de la vie militaire et de l'art culinaire car il est fin gourmet. Chaque jour passé auprès de lui marqua comme de belles vacances.

Chapitre II.

LE DOCTEUR VLIMMEN ET SES CLIENTS

« Le client, nous disait-il, est notre maître, notre tyran, et il doit souvent s'estimer heureux que notre art ne s'exerce pas sur sa personne car ses exigences seraient parfois capables de terribles révoltes d'esclaves. En retour, outre notre subsistance, il nous procure l'occasion d'entrer en contact et d'observer les divers types constituant la société. Quelle galerie de portraits défile sous nos yeux souvent dans une seule journée : le paysan qui nous sort du lit à l'aurore, le gentilhomme campagnard, l'ouvrier, le commerçant ou l'industriel, le snob, le cynophile, l'homme de cheval, recourent à nos services.

Planté sur son seuil, le paysan vous laisse monter jusqu'à lui sans un geste. Ne vous effrayez pas : le meilleur client est celui qui s'adresse à vous d'abord avec méfiance. Gardez-vous, au contraire, du client trop cordial, de celui qui vous accueille en contant les méfaits de votre confrère, croyant ainsi vous faire plaisir. Ne tombez pas dans son piège, ne dites jamais du mal d'un confrère surtout si vous ne l'aimez pas : c'est à vous que vous porteriez tort.

Il vous invite alors à rentrer. Il s'agit d'une vache, une bien bonne bête qu'il a achetée quinze ans auparavant, trois mois avant la naissance de son premier fils et qui... Sachez écouter avec patience, n'interrompez pas

le récit. Le paysan, bousculé par un interrogatoire, mélangerait tout. Il a l'habitude de tracer un sillon après un autre d'un pas égal et mesuré.

Si vous n'avez pas soif, il vous conduit tout de suite à l'étable et vous dit son diagnostic et ce qu'il a déjà fait. Sauf erreur dangereuse, approuvez tous les soins qu'il a prodigués à la bête : vous ne serez un bon vétérinaire qu'au prix de cette concession. Attardez-vous dans votre examen ; ne laissez nulle place où votre oreille ne se soit consciencieusement appliquée, même si pendant ce temps, le paysan, à grand bruit, essaie d'imposer silence à toute sa famille accourue pour assister à l'examen, même encore, si le bruit des mandibules, les crissements de paille, et tout le bruissement de l'étable, vous mettent au défi de saisir le murmure vésiculaire ou tout autre bruit que la sémiologie vous décrit avec tant de complaisance.

Votre examen terminé ne dites pas votre opinion tout de go, tout au plus laissez entendre qu'elle est faite. Si votre client vous dit que sa vache souffre d'une indigestion ne prenez pas un sourire ironique et plein de suffisance mais, dites-lui plutôt qu'en effet elle ne digère pas mais que l'indigestion elle-même est la conséquence de la pneumonie que vous avez découverte. C'est surtout sur l'éthiologie de la maladie qu'on demandera vos lumières.

Au milieu d'un beau développement pathonégique, vous serez soudain interrompu par cette question : «En définitive, c'est-il l'eau ou c'est-il le froid qui lui a causé dommage ? » Hélas !... c'est toujours aux esprits simples d'aller tout droit au cœur du problème. Puisque vous avez fait des études on ne suppose pas qu'il vous soit difficile de répondre à pareille question.

Il vous arrivera de rencontrer de jeunes paysans, qui leurs études primaires terminées, gardent encore le goût de la lecture et nourrissent leurs veillées de manuels

de vulgarisation scientifique ou de dictionnaires médicaux. Ceux-là vous parleront de signes pathologiques, de roncus et de souffles, sous le regard étonné et admiratif de leur entourage, se croyant plus au courant que vous ils vous poseront des « colles ». Ne leur répondez pas directement, mais retournez-leur ceci par exemple : « A votre tour, dites-moi à quelle distance doit-on espacer les rangs de vigne ? Combien y a-t-il en moyenne de grains dans un épi de maïs ? Combien de feuilles à un poireau ou un chou ? Quel doit être l'angle exact du couteau de la charrue ? » et vous aurez encore le dernier mot.

Vous serez déçu au début de ce qu'un bon diagnostic, une belle réussite thérapeutique, un pronostic qui s'affirme avec vigueur, éveille chez le paysan si prompt à l'émerveiller par ailleurs, si peu d'enthousiasme pour vos mérites. Par contre, il vous appréciera si le bœuf qui s'agite à son approche se laisse piquer par vous sans mot dire et il ne manquera pas d'ajouter : « Ce que la science fait des progrès, tout de même ! »

Ne sifflez jamais en sortant d'une étable où une bête agonise mais participez plutôt à la consternation de ceux qui vous entourent. Ce n'est qu'à cette condition que vous serez rappelé la fois prochaine.

Mais voilà que vous remontez en voiture, vers de nouveaux malades, vers de nouveaux contacts. Vous êtes heureux car vous avez senti qu'on vous faisait confiance. Hélas ! combien instable est cette confiance ! Survienne un échec et ce dieu qu'on fait de vous n'est même plus un homme. Vous serez jugé tantôt trop haut, tantôt trop bas, et rarement à votre mesure exacte ou du moins de ce que vous croyez être l'approximation de votre valeur. Faut-il vous en plaindre ? Dans un cas, vous chercherez à atteindre la hauteur qu'on vous attribue ; dans l'autre, vous vous efforcerez de prouver son erreur à votre juge.

S'il vous toisait à votre juste mesure vous ne pourriez rien faire pour changer son jugement, hélas !

En quittant le paysan, il vous arrivera d'être appelé chez le gentilhomme campagnard. Vous verrez au loin quelques sapins et vous arrêterez votre voiture devant un grand perron plus ou moins moussu. On vous accueillera en s'excusant de vous avoir dérangé et voos serez invité à entrer dans le salon fané aux traditionnels fauteuils Louis XV. Parfois, sur la cheminée, un plâtre au nez bourbonnien. Là vous parlerez politique, des difficultés de la vie actuelle, des souffrances endurées par la jeune fille de la maison qui suit des cours à la Faculté et n'arrive pas à se loger et à se chauffer. Vous boirez du thé et mangerez une petite tartine beurrée ; puis le gentilhomme vous conduira à la ferme et appellera le fermier par son petit nom. Vous repartirez enchanté sans penser tout de suite à ce petit inconvénient : le gentilhomme campagnard est un homme charmant mais qui ne règle jamais vos honoraires.

Le médecin, nous disait un jour notre ami, est un vétérinaire spécialiste ; nous, nous faisons de la médecine générale et nous ne saurions nous plaindre de sa monotonie. Après l'étable ou la cour de ferme, nous rentrons dans l'appartement bourgeois qui à pignon sur rue. Nous nous haussions sur la pointe des pieds pour pincer le rein du cheval de labour, nous allons maintenant nous accroupir sur le coussin du petit pékinois. Là-bas, nous essayions de sauvegarder un capital économique, ici, nous tâchons de conserver ou de prolonger un capital affectif.

On ne nous appelle plus pour réparer la machine qui flanche, mais pour soulager le compagnon, l'ami et quelquefois davantage. Nous entrons en tiers dans les liens plus ou moins étroits qui unissent le chien à son maître, suivant les milieux.

Le commerçant ou l'industriel vous fait appeler quand son chien est malade, de même qu'il a recours à l'expert-comptable à l'approche du fisc. Entre le chien et le maître existe une sorte de contrat mutuel : l'animal s'engage à le subir, à le distraire ou le servir en échange de nourriture et de soins. Le maître, intègre en affaire, tiendra à respecter la clause et sacrifiera son argent jusqu'à concurrence d'une certaine somme spécifiée sans doute dans le contrat tacite. Il ne vous demandera qu'un diagnostic, un pronostic et un traitement. Il exécutera vos prescriptions et repartira à ses affaires. Si le chien guérit vous êtes payé pour cela. S'il meurt... il en achètera un autre.

L'atmosphère de la chambre de malade avec ses volets mi-clos, ses fioles, la crise de larmes sur le palier, vous la rencontrerez parfois dans la clientèle dite de luxe. Là on vous supplie de faire tout votre possible ; on vous dit ne pas pouvoir survivre à la perte cruelle et si, d'occasion vous vous mettez en devoir de couper quelques poils pour faire une injection, on vous arrête : « Si ce pauvre chéri doit rester pareillement mutilé, mieux vaut le sacrifier de suite ».

Ici, le chien est un signe extérieur de richesse au même titre que le manteau de fourrure. Lorsqu'il ne peut plus jouer son rôle, qu'il ne sait plus attirer les regards sur l'autre bout de la laisse — celui que tient la propriétaire — il n'est plus digne d'amour, pas même de pitié.

Toutes ces manifestations de fausse sensibilité, parfaitement ridicules et hypocrites, ne sauraient nous émouvoir.

Il n'en est pas de même lorsque nous rencontrons un sentiment vrai : La vieille dame seule qui reporte sur son chien toute son affection, vous vante son intelligence et vous conte, la larme à l'œil, ses témoignages d'attachement. Le vieux couple sans enfant qui se penche sur la cor-

beille où git le malade, avec la sollicitude ou la douleur de parents voyant souffrir un fils chéri.

Quelle que soit l'exagération de ces sentiments, respectez-les. Ne soyez pas comme ces philantropes qui devant un pareil amour et croyant l'humanité lésée en quelque manière, s'écrient : « Ils feraient mieux d'adopter un enfant et de l'aimer ainsi ! » L'amitié, l'amour, ne sauraient se commander. Peu importe l'être qui en fait l'objet. Il suffit que ce sentiment soit assez fort pour repeupler la vie de ces cœurs souvent déshérités.

Vous moquer d'eux serait faire preuve d'une stupide incompréhension qu'on ne vous pardonnerait pas, et on aurait raison. Montrez-vous dévoué au contraire ; on vous sera encore plus reconnaissant du dévouement que de la compétence. Montrez-vous humain, soyez avec eux comme le médecin devrait toujours être avec la famille, avec le chien, comme le médecin devrait être avec un enfant malade.

Nous ne pouvons terminer notre journée de consultations sans pousser une très courte visite à l'homme de cheval, maquignon le plus souvent.

« C'est là, nous disait notre ami, le spécimen humain le plus odieux au vétérinaire. Il s'entend, c'est certain, beaucoup mieux que vous en cheval et pas seulement pour s'y tenir dessus. Il ne vous fait appeler que pour faire admirer son savoir et jouir de votre ignorance. Il n'exécute jamais vos prescriptions ».

Chapitre III.

LE DOCTEUR VLIMMEN ET SA PETITE VILLE

C'était tard souvent que nous abandonnions la vieille voiture meurtrie par les cahots des mauvais chemins et enduite d'une nouvelle couche de boue superposée à celle de la veille. Sauf un coup de téléphone intempestif, et dieu sait si en certaines saisons ils sont fréquents, nous allions pouvoir passer une soirée dans l'intimité.

Parfois un ami, confrère du voisinage, venait grossir notre cercle. La petite ville s'enfonçait peu à peu dans la nuit. Le silence prenait définitivement possession de la rue ; mais derrière chaque porte s'assemblaient les groupes et l'esprit de la petite ville s'éveillait alors. Les langues s'emparaient du fait divers rencontré au cours de la journée, le repétrissaient, l'enrobaient de fioritures et de boue. Chacun fouillait hardiment sa mémoire pour y faire éclore la nouvelle sensationnelle : si à neuf heures votre cravate était de travers, à midi quelqu'un vous avait vu en caleçon. Les notoires, ceux que la richesse ou la plaque de cuivre apposée à la porte désignaient à l'attention publique, servaient surtout de combustible à ces flambées verbales. On prenait ainsi sa revanche : en les faisant tomber dans le puits, on pensait s'élever jusqu'à la surface et au-dessus comme le renard de la fable.

Notre ami savait très bien que lui et sa famille n'échappaient pas à la curiosité publique. Il était venu un jour de la ville, on ne savait rien de son passé, il était toujours resté distant, tout, éléments favorables à exciter l'imagination populaire. Comme les stoïciens, il acceptait ce mal nécessaire avec une certaine sérénité. Il nous disait, par exemple : « Il est aussi sot de braver l'opinion publique que de s'y soumettre ; réussissez, faites honneur à vos affaires, vous êtes une crapule. Echouez, vous êtes un imbécile, le choix n'est pas flatteur.

» L'hypocrisie est souvent une nécessité sociale, soyez bon citoyen et pratiquez-la avec franchise. Un adage populaire dit : « Quand on a sa conscience pour soi, on n'a plus rien à craindre ». La sagesse des Nations est parfois bien déraisonnable. Il reste à craindre l'imbécilité des hommes.

» Il est plusieurs catégories de citoyens : les grandes gueules et les mauvaises langues, ce sont là les échos du faubourg. Mais les pets sans bruit sentent bien plus mauvais: Les loquaces qui encombrent la place de l'église ce sont ceux qui n'ont rien à dire mais c'est souvent pour la même raison que se taisent les taciturnes qui fuient le long des murs; les ratés, et qui ne s'est point demandé un jour s'il ne l'était, se réfugient volontiers dans une imaginaire supériorité. Comment les distinguer des êtres supérieurs ? La supériorité des imbéciles, c'est qu'ils la sentent, et la font sentir.

» Enfin, viennent les méchants, les venimeux. Ils sont rares d'ailleurs, car nul n'est complètement mauvais et un gangster est quelquefois plus loyal qu'un clergyman; mais ils possèdent cette supériorité de n'avoir pas à craindre que les bons leur rendent le mal qu'ils leur font. »

Notre ami s'était ainsi bâti une petite doctrine socio-

logique à usage personnel qui lui permettait beaucoup d'aisance dans ses rapports avec ses concitoyens. En coupant à leur base, toutes les tentacules qui dans les petites villes menacent de vous enserrer dès votre arrivée, il avait su garder une grande indépendance, ce qui lui permettait de se réserver et de se confier seulement à un petit nombre d'amis sûrs.

Chapitre IV.

LE DOCTEUR VLIMMEN ET LA MEDECINE

Parmi eux, le médecin de l'endroit tenait la meilleure place. Leur situation commune d'exilés loin des grands centres, avait fait naître entre eux une grande liberté qui s'exprimait dans leurs propos. La médecine ou la comparaison entre les deux médecines, fournissait souvent la matière de leurs fréquentes discussions :

« Les médecins, disait notre ami, ces vétérinaires spécialisés, ont le travers de tous les spécialistes. Ils se croient souvent supérieurs à ceux qui pratiquent la médecine générale c'est-à-dire à nous. Ce qu'ils ont de comique, c'est la conscience avec laquelle, ils appliquent des thérapeutiques dont ils ont vingt fois vérifié l'inefficacité. Il est vrai que chez eux la guérison n'est pas absolument nécessaire. Il s'agit de conserver une étincelle de vie le plus longtemps possible. Le vétérinaire doit guérir ou faire abattre et guérir sans qu'il reste de trace car, chez les animaux, sauf pour le chien, il n'y a point d'asile pour les infirmes. Jugez vous-même de la difficulté.

Dans notre société moderne, le médecin remplace le prêtre : il distribue de l'espoir ; il y réussit mieux qu'à rétablir la santé, ce qui fait que la qualité de sa marchandise est beaucoup plus douteuse. Bien des malades ont démenti les bonnes paroles du médecin, jamais un mourant n'est venu démentir son confesseur.

Le médecin et le vétérinaire ont ceci de commun qu'ils

agissent le plus souvent comme le sauveteur qui commence par assommer le noyé. Il a fallu deux mille ans pour s'apercevoir qu'il y avait une meilleure méthode. La trouvera-t-on pour la médecine ? Il vaudrait la peine de la chercher.

La médecine moderne est incapable de fournir une explication générale des faits morbides. Elle s'égare et s'embrouille lorsqu'à la recherche des causes des maladies, elle pénètre dans les interactions agents pathogènes et terrains. Faut-il abandonner tout espoir de remonter aux causes et se préoccuper uniquement de guérir sans s'interroger sur le mécanisme de la maladie ? Guérir serait déjà très beau, mais la thérapeutique, cette remorque cahotante de la médecine, peut rarement nous apporter cet espoir, elle ressemble à un livre de cuisine, un simple recueil de recettes ; seulement elles sont souvent dangereuses et presque toujours, donnent un mauvais plat. Le médecin choisit au hasard suivant la mode ou suivant son propre goût. Fait étonnant il obtient parfois des résultats.

Au sortir des écoles, le jeune, solidement armé et bouillant de se mesurer avec l'ennemi, attaque la maladie avec confiance. Lorsqu'il manque son coup il s'accuse d'avoir mal visé et rectifie son guidon.

Bientôt, devant de nouveaux échecs et las de s'en prendre à lui-même, il accuse la méthode et finalement la jette aux orties. D'allopathe il devient homéopathe, puis s'initie à l'acupuncture, au magnétisme à la radiesthésie et à tout un tas de méthodes dont le seul nom fait dresser les cheveux sur la tête des classiques. Partout, il enregistre à peu près le même pourcentage d'échecs et de succès.

Deux attitudes s'offrent alors à lui : ou bien il s'en va clamant partout qu'il n'y a pas de vérités en ce bas monde, qu'il n'y a que des erreurs qui sont de deux

sortes : les erreurs commodes et les erreurs mal commodes ; ou bien, attitude plus sage, il ne se refuse à croire ni à la radiesthésie, ni aux remèdes les plus bizarres, ni à la voyance, ni au magnétisme ni même à la sorcellerie. Il trouve qu'il est aussi anti-scientifique de nier un phénomène que de l'affirmer avant de l'avoir contrôlé. Il demande à contrôler : « *non indignari non flere sed intelligere* ». Il pense que toutes ces méthodes recèlent en leur sein une petite parcelle de vérité qui arrachée à chacune pourrait fournir les matériaux d'une vaste synthèse où, dans une unité retrouvée, pourrait s'épanouir la doctrine médicale.

La vérité, chaque être la pressent plus ou moins intimement. Elle n'est peut-être pas si haute qu'elle ne puisse être atteinte ; elle est là tout à côté, seulement c'est toujours un peu à côté. Dans notre siècle aveuglé par la technique, on s'imagine qu'on ne peut la trouver que dans des laboratoires gigantesques et au prix de crédits encore plus volumineux, alors qu'il ne faudrait peut-être qu'un peu de ce grand bon sens qu'on appelle le génie.

En attendant l'avènement de ce nouveau messie, nous ne saurions rester passif comme ce mécanicien qui manquant d'un outil laisse rouiller et périr votre voiture. Seulement, vêtissons-nous d'un peu de modestie et laissons de côté certaines formules comme « juguler la maladie » ou « abattre le mal ». Soyons persuadés que lorsque nous donnons une explication en médecine nous nous référons à un autre phénomène pas davantage expliqué. Oublions toute outrecuidance et ne prétendons pas faire de la médecine essentielle ; les causes nous échappent ; les explications ne font que reculer le problème — alors que nous reste-t-il ? Le symptôme qui est là sous nos yeux. Prétendre que le symptôme n'a qu'une valeur diagnostique c'est ce refuser à voir qu'il exprime les réactions du malade et renoncer à son traitement. Il

n'y a pas de panacée, il n'y a pas de spécifique. Le sérum de Bogomoletz est une utopie. Ayons le courage de le dire et de faire une médecine franchement symptomatique. A travers le malade nous toucherons peut-être un peu la maladie.

Chapitre V.

LE DOCTEUR VLIMMEN ET LES ANIMAUX

Tout au long de ces discussions philosophiques — car la médecine arrivée à un certain stade entre dans le domaine de la philosophie, où chaque interlocuteur essaie de plier le fait pour lui faire étayer ses arguments s'échangeaient entre les deux amis des répliques parfois assez vives et enrobées d'une légère acrimonie. Le vétérinaire croyant avoir le dernier mot s'écriait : « Sur les médecins, vous ne pouvez nier, nous avons la supériorité de ne donner nos soins qu'à de braves gens. » Inconsciemment, se créaient deux camps : le défenseur des hommes et le défenseur des bêtes. Ce dernier, sentant la difficulté de la plaidoirie, y mettait plus de feu : « La différence entre l'homme et l'animal s'attache à l'homme par les bienfaits qu'il en reçoit, tandis que l'homme ne s'attache à son semblable que par le bien qu'il lui fait. Quand on est incompris de ses amis on verse alors dans l'amour des bêtes qui du moins ne cherchent pas à vous comprendre — et ne peuvent juger —. A bien connaître les bêtes on ne peut plus supporter les humains. »

Chapitre VI

LE DOCTEUR VLIMMEN ET LA POLITIQUE

Certains soirs le ton se haussait encore ; les camps étaient encore plus tranchées. Un brin de méchanceté se glissait dans des paroles acides : c'était bien naturel, on parlait politique. La discussion était tellement animée que notre esprit par ailleurs assez lent, ne saurait rapporter que quelques brides sans ciment, peut-être avec de légères inexactitudes, car la mémoire n'est pas une membrane de dialyseur, mais une membrane vivante qui choisit et recrée.

— On dit les français difficiles à contenter, quelle erreur à retenir !

— Il n'y aurait pas plus sots que ceux qui trouvent que tout va bien, s'il n'y avait ceux qui trouvant que tout va mal, prétendent réussir à le faire aller mieux.

— La grande erreur de notre temps, c'est de croire qu'un texte de loi peut remplacer la loi naturelle.

— Presque tous les médecins sont capables d'un bon diagnostic. Seuls, les très rares bons, sont capables d'un pronostic. Enfin combien peuvent par un traitement faire pencher la balance ? De même en politique. L'opinion publique est souvent un critique très sûr ; ce n'est jamais un constructeur.

— Les doctrines sociales ne suscitent ni ne dirigent le progrès, ou mieux, l'évolution ; elles la détectent et cherchent ensuite à la légitimer ; ce n'est qu'après coup,

et par un acte de foi qu'elles prétendent que cette évolution est un progrès.

— Il est assez vain de s'adresser à l'esprit dans un siècle où tout le monde l'a perdu.

On entend de plus en plus par patrie non plus une communauté d'intérêts, de souvenirs, d'espérances, mais une communauté de passions, et qui n'est pas du parti s'exclut de la patrie. Le philosophe est condamné à devenir apatride.

— Le chef démocratique c'est le monsieur que vous chargez de vous contraindre à faire selon votre bon plaisir. Il remplit rarement son objet.

— Quand on clame qu'il faut sauver la démocratie c'est que le parti est en mauvaise posture.

— Tout ce qui est exagéré est insignifiant. Les chauvins font la meilleure graine d'antimilitaristes. A prendre le contre pied des imbéciles on réussit toujours à fare le symétrique.

— Le peuple n'admet pas le scepticisme. Il faut voir une opinion. Comment diable Montaigne n'alla-t-il pas en prison ?

— Un chef n'est pas populaire par les services qu'il a rendus mais par ceux qu'on attend de lui.

— On renverse un gouvernement sur un programme. Les faits vous contraignent ensuite à l'appliquer. Les paysans disent avec philosophie : « les musiciens changent, la musique reste la même. »

La discussion souvent ne demeurait pas sur un plan aussi général mais peu à peu les deux champions échangeaient des coups de lance qui les blessaient bel et bien. La politique est, en effet, le meilleur aiguillon de la vanité. Il suffit de dire à quelqu'un qu'il n'a pas d'opinion pour le voir aussitôt se cabrer comme si on lui rappelait une infirmité humiliante ou honteuse. La conversation arrivée à ce diapason, sentant que la meilleure amitié ne

résiste pas à un quart d'heure de politique, l'épouse de notre ami, intervenait, et, avec un peu de coquetterie, un peu d'habileté, en quelques minutes, elle devenait le centre et presque le sujet de la conversation. Les hommes, « ces aiglès de la pensée » peuvent bien se vanter de toucher aux sujets les plus élevés, de poser des problèmes qui marquent la limite de l'esprit humain, qu'à ce moment intervienne un sourire de femme, et, immédiatement, ils mettent toute leur ardeur, à apprécier une étoffe, ou à discourir d'une coiffure.

Chapitre VII.

LE DOCTEUR VLIMMEN ET SES SOUVENIRS D'ECOLE

Comme après ces brusques orages d'été, l'atmosphère était devenue sereine. Le calme retrouvé, l'heure avancée, disposait les esprits à des épanchements plus intimes. On s'adressait au passé, à la jeunesse pour prolonger ces heures de quiétude et de paix. Et la jeunesse d'un vétérinaire c'est l'école et ses souvenirs. Il oublie les longues heures passées sur des bancs sales où, plus ou moins endormi, il entendait s'égrener chaque jour les mêmes étapes : étiologie, diagnostic, pronostic, traitement. Il ne voit plus que des visages qui s'estompent rapidement. A chaque visage, sont accrochées des anecdotes qui font éclore un sourire plein de nostalgie : « Les seules choses raisonnables qu'on fasse dans la vie ce sont les folies de jeunesse.» Ou bien : « Les seules bêtises qui valent d'être regrettées ce sont celles qu'on avait l'occasion de faire et qu'on a laissé passer ».

Quatre ans d'école et déjà plus qu'un paquet de souvenirs mais un paquet serré bien à part. L'école c'est une oasis, un prolongement de l'adolescence, un dernier sursis d'insouciance avant de se lancer dans la vie. Il lui semble encore sentir l'atmosphère enfumée de la salle d'études où l'on faisait de tout sauf de l'étude. Il revoit tous ces visages qu'éclairait une franche amitié, une amitié de garçons, brutale et sincère, galvanisée par un même but « mettre les voiles », et qu'aucun intérêt matériel ne

venait ternir. Et puis, un beau jour, la porte s'est ouverte, dehors il y avait la vie : chacun sait ce que cela veut dire.

« Comme on se croit savant à vingt cinq ans ! En effet, comme on en sait, des erreurs ! » Et notre ami ajoutait : « Ce sont les erreurs qu'on m'a enseignées qui m'ont été le plus profitable. Elles m'ont permis de tout remettre en question. A vingt cinq ans, ont fait avec fierté le bilan de ce que l'on sait. A quarante ans, avec résignation, le total de ce qu'on ignore.

— A voir la façon dont on nous a appris certaines choses on est bien content d'en avoir appris si peu.

A quoi bon d'ailleurs apprendre ce qui se trouve dans les livres puisque ça y est ?

Ce n'est pas la faute de notre nourrice si son lait ne nous suffit plus à vingt ans. Ce n'est pas la faute de l'école si nous trouvons plus savoureux le « roquefort » de la clinique quotidienne que le lait un peu fade de son enseignement. Mais nos estomacs d'étudiants auraient-ils digéré le « roquefort » ?

Lorsque nous critiquons nos maîtres, nous sommes un peu comme ces nourrissons ingrats qui utilisent à la battre, la vigueur que leur nourrice leur donne ».

Chapitre VIII

LE DOCTEUR VLIMMEN ET LA VIE MILITAIRE

Mais ces souvenirs et ces réflexions n'évoquaient un écho profond que dans le cœur de notre ami. Son auditoire s'impatientait et lui criait : « vous êtes comme ces vieux militaires qui racontent toujours leurs campagnes».

— « Militaires, je l'ai été aussi, répondait-il ». Et un peu par ironie, un peu parce que s'épuisaient les divers sujets de conversation, il nous parlait de la vie militaire sur ce ton incisif qui lui était coutumier.

— Le vétérinaire, dans l'armée, est le plus heureux des militaires, à condition de ne pas avoir son chef de service près de lui.

Il est des vétérinaires militaires qui deviennent plus militaires que vétérinaires. Quelques-uns restent plus vétérinaires que militaires. On n'en voit aucun qui reste les deux. Y aurait-il quelque incompatibilité ?

Cette mauvaise langue de Metternich avait coutume de dire : « On militarise un civil on ne civilise pas un militaire. Prenez un homme du monde, mettez-lui un matricule, et envoyez-le dans ce troupeau organisé qu'est l'armée. Il se comporte aussitôt comme en pays conquis vole les fruits sur les arbres, embrasse les servantes d'auberge, et met bas les chausses au milieu de la chaussée.

« Tout est calculé dans l'armée pour faire du militaire un automate : les marques extérieures du respect, les diverses positions règlementaires. Il n'y manque même pas

l'incantation de la musique. Et puis ce militaire lâchera en fumant une cigarette, une bombe qui tuera des milliers d'innocents endormis.

» On n'est plus honteux d'une victoire acquise par la supériorité du nombre et la perfection des engins mécaniques. Tout au plus cherche-t-on à en effacer rapidement le souvenir et les effets. On a rendu à la guerre son vrai visage sur lequel la chevalerie avait pu glisser un masque élégant et trompeur ».

Chapitre IX

LE DOCTEUR VLIMMEN ET LA RELIGION

Notre ami était un étrange bavard. Il possédait, cela est certain, des dons pour captiver son auditoire. Mais à mesure que l'heure avançait, l'intérêt et l'attention se relâchaient et il faisait tous des efforts pour enrayer les poussées vigoureuses de baîllements répétés. Une fois lancée, la parole devenait pour lui un besoin. On avait l'impression qu'après avoir ouvert les portes de sa conscience il ne pouvait les refermer sans en avoir vidé toute sa substance.

Avec la religion, la littérature et l'art, il entr'ouvrait les derniers chapitres de son esprit par ailleurs si vaste.

— Pourquoi diable Dieu se donne-t-il tant de mal pour la pire bête de sa création ?

— Personne comme ceux qui se proclament agressivement chrétiens pour manquer totalement de charité.

— Pourquoi Satan se donnerait-il la peine de pénétrer par effraction, de faire des magiciens et des possédés ? Il pénètre en nous tranquillement par la porte ouverte du matérialisme et son meilleur magicien c'est le savant.

— L'homme moderne tente de s'égaler à Dieu, il en est à anéantir la matière, bientôt il la tirera du néant. Serait-ce la sensation d'un rétrograde, mais ça me donne le frisson du sacrilège.

— La véritable grandeur se trouve plus souvent dans la soumission que dans le commandement.

Chapitre X.

LE DOCTEUR VLIMMEN, LA LITTERATURE, L'ART.

— La littérature moderne pour la première fois donne l'impression que tout a été dit.

— Certains pour varier nous peignent des monstres ; et chaque fois il nous faut des difformités plus monstrueuses. Ils sont dans l'erreur. C'est l'âme humaine qui nous intéresse ; jamais on ne nous la montrera sous toutes ses faces car celles-ci sont en nombre infini.

— Comme professeurs d'énergie, on n'a que ceux qu'on mérite. Notre génération a eu Montherland. Il nous a enseigné à suivre énergiquement tous nos penchants et à beaucoup embrasser les femmes pour arriver à les haïr comme il se doit. Il déculotte les jeunes filles, mais c'est pour leur donner la fessée ? On peut alors regretter Stendhal et ses héros qui arrivaient à faire couler un peu de vie et d'ardeur dans les cœurs les plus desséchés.

— André Gide nous conduit, lui, avec une langue pure et d'une main distinguée parmi les fanges obscures de son subconscient. Il n'a pas de morale, mais il a une pétaphysique. Son dieu est une sorte de bactériologiste qui ensemence avec un intérêt goguenard le bouillon de culture terrestre. Sa création est gratuite. C'est une « expérience pour voir ». De temps à autre il laisse tomber ici ou là une goutte de formol et regarde en riant mourir

ses petits microbes. C'est un dieu tout puissant sans pitié ni bonté.

La métaphysique d'André Gide est une forme élégante du désespoir romantique de Vigny,

— Jean-Paul Sartre est incontestablement un novateur de talent. La différence avec un Racine c'est qu'après Racine, personne n'a pu faire du Racine ; avec une plume, de l'encre et beaucoup de désespoir, beaucoup arriveront à faire du Sartre.

— Quant à la poésie, elle devient une torture, elle pénètre par effraction à travers les circonvolutions de l'esprit. Elle s'écarte de cet idéal où la poésie est toute musique qui vous imprègne doucement et sans effort.

— On ne peut apprécier la poésie que si l'on est en état de grâce. On n'est pas à tout instant susceptible d'y vibrer. Le beau poème, c'est celui que je sentais confusément chanter en moi et que le poète a su exprimer.

« La musique moderne, elle, ne tâtonne pas. Elle enregistre bien les sons de l'époque. C'est pour cela que j'aime écouter les grands éternels ».

Chapitre XI.

Ce coup-ci, il s'était tu. Chacun se leva rapidement pour empêcher une nouvelle dissertation. On proposa la soupe au fromage. C'était la spécialité de notre ami. Mais avant de se livrer en entier à la préparation de ce mets, dernière jouissance d'une journée bien remplie, il justifia l'application religieuse qu'il apportait par ces dernières sentences :

— La cuisine est un art comme l'opéra : d'elle comme de lui, il ne reste après le chef-d'œuvre qu'une recette inanimée et un livret plat.

— La cuisine a ceci de commun avec la médecine qu'elle est un art où l'inspiration joue presque autant que le savoir.

— Les recueils de recettes ne font pas la bonne cuisine pas plus que le formulaire Astier ne fait le bon médecin.

CONCLUSION

Parvenu au terme de notre travail, nous sommes maintenant dans l'obligation de conclure. Dès le début, nous avions prévenu notre lecteur du peu de consistance scientifique de notre sujet ; dès le début, il savait que nous avions renoncé à apporter notre contribution à cette construction toujours entourée d'échafaudages qu'est la science.

Nous y avons renoncé, non par affectation d'un vain mépris pour tout ce qui touche cette partie de l'esprit humain, mais avec une intention tout de même. Tout au long de notre récit, nous avons cherché à montrer les intérêts multiples et divers que peut offrir notre profession. En suivant un de ses représentants durant une journée, nous nous sommes efforcés de dégager combien notre art nécessitait dans son exercice la participation de toute les facultés de l'homme.

Un bagage scientifique le plus gros possible, est certes nécessaire, mais il ne saurait seul suffire s'il ne se mettait au service d'un solide bon sens, toujours prêt à se pencher sur le cas particulier, en partant d'une idée générale.

Ce bon sens qui commence par le doute et l'esprit critique, pour se continuer par la réflexion profonde, il nous a paru que dans notre formation on négligeait sa culture.

Oui, si l'on s'en donnait la peine, le bon sens pourrait être la chose du monde la mieux partagée.

Il faudrait pour cela qu'on philosophe un peu plus

dans nos écoles, il faudrait que plus de temps soit consacré en particulier à cet enseignement essentiel : la pathologie générale entendue dans le sens de philosophie de la médecine.

Nous ne nous exposerons pas à encourir la « ire des escholiers » en disant qu'on pourrait ajouter aux programmes certaines parties comme l'histoire de la médecine ou un peu d'histoire tout court, ou encore de la sociologie précédée de paléonthologie ; ce serait méconnaître la capacité des cerveaux qui travaillent sous le regard de Soleysel et de Bourgelas et vouloir leur explosion.

Voilà quelle était notre intention, nous espérons qu'elle sera trouvée bonne par nos juges indulgents et qu'ils nous appliqueront le vieil adage : l'intention vaut l'action.

VU : *Le Professeur de l'Ecole Vétérinaire, Rapporteur,*
DARRASPEN.

VU : *Le Directeur de l'Ecole Vétérinaire,*
P. PONS.

VU : *Le Président de la Thèse,*
SENDRAIL.

VU : *Le Doyen,*
LEFEBVRE

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Toulouse, le 16 juin 1949.
Le Recteur, Président du Conseil de l'Université,
DOTTIN

TABLE DES MATIERES

		Prologue	7
Chapitre I.	—	Comment j'ai connu le docteur Vlimmen	9
Chapitre II.	—	Le docteur Vlimmen et les clients	11
Chapitre III.	—	Le docteur Vlimmen et sa petite ville	17
Chapitre IV.	—	Le docteur Vlimmen et la médecine	21
Chapitre V.	—	Le docteur Vlimmen et les animaux	25
Chapitre VI.	—	Le docteur Vlimmen et la Politique	27
Chapitre VII.	—	Le docteur Vlimmen et ses souvenirs d'école	31
Chapitre VIII.	—	Le docteur Vlimmen et la vie militaire	33
Chapitre IX.	—	Le docteur Vlimmen et la religion	35
Chapitre X.	—	Le docteur Vlimmen, la littérature, l'art	37
Chapitre XI.	—		39
		Conclusion	41

Dépôt légal 1949. Deuxième Trimestre. Imprimeur n° 30.

Imprimerie G. SUBERVIE, — RODEZ.